

# De la collecte des données à la collection anatomique Le cas croisé du musée Dupuytren et de la Société Anatomique de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle

Juliette Ferry-Danini

Aujourd'hui délaissées, parfois devenues gênantes, les collections médicales furent pourtant à l'avant-garde du renouveau de la médecine au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avant que celle-ci ne devienne la médecine telle que nous la connaissons aujourd'hui. Selon une vision courante de l'histoire de la médecine, les collections médicales auraient perdu de leur utilité lorsque la médecine a accédé au statut de science expérimentale, les musées d'anatomie faisant alors place aux laboratoires. Les collections d'anatomie-pathologie comme le musée Dupuytren ne seraient que le reliquat de cette histoire, le témoignage d'un échec méthodologique à opposer aux succès de la physiologie expérimentale. Cette narration de l'histoire de la médecine est-elle cependant correcte ? Dans quels buts épistémologiques les médecins ont-ils créé ces collections ? Quelles connaissances cherchaient-ils à obtenir par ce biais ? Plus généralement, pourquoi collecter en médecine – et en science – et pourquoi collectionner<sup>1</sup> ? Pour répondre à ces questions, je m'intéressai principalement dans cette contribution aux pratiques de collecte et de collection chez les médecins de la Société Anatomique de Paris au XIX<sup>e</sup> siècle et au rôle joué par ces pratiques dans la construction de la collection Dupuytren.

## COMBINER HISTOIRE ET PHILOSOPHIE DE LA MÉDECINE

Il y a plusieurs façons de faire de l'histoire des sciences. Les philosophes des sciences sont habitués à l'histoire des idées scientifiques où l'on retrace le progrès des connaissances et des méthodes médicales. La prosopographie est une autre façon de faire de l'histoire des sciences qui s'intéresse à l'histoire des institutions scientifiques, la biographie des savants (c'est l'objet de la précieuse thèse de Florent Palluault au sujet de la Société Anatomique de Paris<sup>2</sup>) et parfois les objets scientifiques eux-mêmes<sup>3</sup>. Enfin, on peut s'intéresser à l'histoire des pratiques scientifiques elles-mêmes, ce que cet article propose d'entreprendre s'agissant de l'anatomie-pathologie au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'histoire des pratiques des scientifiques est sur le devant de la scène depuis les vingt dernières années après des décennies d'histoire des idées scientifiques. S'intéresser aux pratiques scientifiques et non pas simplement aux idées et aux connaissances, c'est étudier comment celles-ci ont été produites et dans quelles conditions. Dans l'histoire universitaire des pratiques scientifiques, ce sont les pratiques expérimentales et de laboratoire qui sont sur le

---

<sup>1</sup> En anglais, « *collecting* » peut signifier à la fois collecter et collectionner.

<sup>2</sup> Palluault, 1999.

<sup>3</sup> Daston, 1999 ; Bonnot, 2002.

devant de la scène, tandis que les pratiques de collecte des données et des spécimens et de constitution de collections scientifiques intéressent peu. Martin Rudwick en 2001 désigne encore l'histoire des collections scientifiques comme une « boîte noire<sup>4-5</sup> » de l'histoire des pratiques scientifiques<sup>6</sup>. Plusieurs exceptions notables sont à signaler, à commencer par le travail de Robert Kohler sur l'histoire naturelle<sup>7</sup> et ce qu'il nomme les « sciences qui collectionnent<sup>8</sup> » (« *collecting sciences* »). Dans un article de 2007 sur le sujet, Kohler résume ainsi la situation :

Collecter ou collectionner s'écarte résolument de ce qu'il se passe habituellement dans les laboratoires et pourrait même sembler dépasser les bornes de ce qui constitue à proprement parler la science. Dans la grande histoire du progrès scientifique, ce sont les naturalistes qui ont collecté et collectionné, bien avant qu'ils ne deviennent des scientifiques et qu'ils ne construisent des laboratoires et des jardins, qu'ils n'apprennent à expérimenter, mesurer et modéliser. Si l'on suit cette image, alors collecter n'est qu'un rassemblement de faits : une routine préliminaire à la véritable activité scientifique qui consiste en l'usage et l'analyse des faits et la construction de théories. Bien que nous ayons abandonné cette grande narration depuis longtemps, un biais à l'encontre de la collecte et la collection semble demeurer<sup>9-10</sup>.

Comme le souligne Robert Kohler à ce sujet, s'il y a des études foisonnantes sur les collections elles-mêmes, nous manquons d'études pour comprendre « comment les musées ont fait l'acquisition de leurs collections, qui sont celles et ceux qui ont fait les collectes et pourquoi<sup>11-12</sup> ». L'histoire des pratiques scientifiques a pour but de répondre à ce genre de questions. Pourquoi collecter en science, dans quel but et comment ? L'histoire des pratiques scientifiques est ainsi intégrée à une réflexion épistémologique sur les connaissances que ces pratiques permettent de construire.

---

<sup>4</sup> Rudwick, 2001.

<sup>5</sup> « *blackbox* ».

<sup>6</sup> Cité par Kohler, 2007, p. 428.

<sup>7</sup> Kohler, 2006 ; *Id.*, 2007.

<sup>8</sup> *Id.*, *op. cit.*

<sup>9</sup> *Id.*, *art. cit.*, p. 428.

<sup>10</sup> « *This neglect is understandable. Collecting is decidedly unlike what goes on in laboratories and thus may even seem beyond the pale of proper science. In the grand narrative of scientific progress, collecting is what naturalists did before they became scientists and built labs and gardens and learned to experiment, measure, and model. Collecting in this view is mere fact gathering: a routine preliminary to the real scientific business of manipulating and analysing facts and constructing theories. We have long since renounced the grand narrative; yet its implicit bias against collecting seems to live on.* »

<sup>11</sup> *Id.*, *art. cit.*, p. 429.

<sup>12</sup> « *how museums acquired collections and who did the gathering and why.* »

## QUELLES SONT LES SCIENCES QUI « COLLECTIONNENT » ?

Dans son article de 2007 intitulé « *Finders, Keepers: Collecting Sciences and Collecting Practice* », Robert Kohler identifie les sciences qui « font collection » ou qui « collectionnent », en se plaçant à la suite notamment de John Pickstone, qui parlait de « sciences muséologiques<sup>13</sup> » et de Suzanne Zeller qui parlait de « sciences de l'inventaire<sup>14</sup> ». Kohler cite plusieurs sciences qui collectionnent, avec en premier lieu la biologie systématique, l'archéologie et l'anthropologie ainsi que la géologie. Kohler identifie plusieurs « ressemblances de famille » de ces sciences à partir de l'étude de quatre cas<sup>15</sup>. Selon lui, la médecine et l'anatomie-pathologie ne feraient pas partie de cette famille.

Selon Kohler, le trait en commun le plus évident de toutes ces sciences qui collectionnent est la nature même des objets collectés et leur matérialité : ce sont des objets trouvés et collectés dans la nature, dont la provenance est minutieusement documentée, afin de leur donner une certaine valeur scientifique. Comme l'écrit Kohler, « [c]'est en ce sens que les pratiques de collection, quoique variées, ont des ressemblances de famille : elles donnent à des choses singulières une valeur générale<sup>16-17</sup> ». Kohler note que les sciences qui collectionnent sont très souvent amenées à développer des pratiques de collectes sophistiquées, afin de se saisir d'objets qui par nature sont disponibles de façon imprédictible et brève<sup>18</sup>. Kohler parle ainsi de « pratiques de l'espace<sup>19</sup> » pour désigner ces techniques de collecte, qu'il a notamment étudiées dans le cas de la biologie dans son livre *Landscapes and Labspaces*<sup>20</sup>. Nous verrons que l'on peut identifier des « pratiques de collecte » similaires au XIX<sup>e</sup> siècle dans le cadre de la Société Anatomique de Paris.

Kohler note également que les sciences qui collectent et collectionnent font bien souvent appel à des individus d'origines sociales diverses – qui « se trouvaient être là » sur le terrain pour ramasser l'objet en question. Les scientifiques deviennent des ramasseurs (ou collecteurs), ne pouvant risquer de déléguer ces tâches importantes pour leur objectif scientifique. Pour reprendre les mots de Kohler,

---

<sup>13</sup> Pickstone, 1994 ; Pickstone, 2000.

<sup>14</sup> Zeller, 1987.

<sup>15</sup> La paléontologie, l'histoire naturelle, l'anthropologie et l'archéologie.

<sup>16</sup> Kohler, *art. cit.*, p. 444-445.

<sup>17</sup> « *That is why collecting practices, though varied, display marked family resemblances: they perform the common epistemic feat of giving particular things a general value.* »

<sup>18</sup> Robert E. Kohler, *loc. cit.*, p. 445.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Id.*, 2002.

Les scientifiques eux-mêmes sont donc devenus des collecteurs de terrain, faisant la navette entre les musées et leurs terrains d'expédition, en une transhumance scientifique saisonnière<sup>21-22</sup>.

Kohler note que ces pratiques de terrain ont gardé un certain lien avec des pratiques vernaculaires non scientifiques. Par exemple, il montre la proximité des expéditions des archéologues, des naturalistes et des ethnologues avec les imaginaires de l'aventure, de la promenade de santé ou bien avec le commerce d'antiquités<sup>23</sup>. En bref, collecter et collectionner ne sont pas des pratiques purement scientifiques.

Cette rencontre avec des pratiques vernaculaires souligne l'ambivalence de sciences qui sont en fait dépendantes de la collecte d'objets matériels. Kohler suggère que les sciences qui collectionnent ont développé un intérêt croissant pour la collecte de fragments (par opposition à la collecte d'objets entiers), car ceux-ci seraient plus susceptibles d'être analysés statistiquement. Ce passage à la collecte de fragments témoignerait selon Kohler de cette ambivalence<sup>24</sup>. Kohler écrit ainsi que si la matérialité des objets a donné à ces sciences une assise et une force empirique, elle les a aussi placées dans une position épistémique instable<sup>25</sup>.

L'ambivalence « chronique<sup>26</sup> » de ces sciences est d'autant plus visible selon Kohler quand on considère les pratiques directement liées à la préservation des objets collectés :

Le simple volume des collections et leur vulnérabilité face au temps et au manque de soin imposent un fardeau unique aux sciences qui collectionnent. Il n'y a aucune autre science dont les praticiens doivent diviser de manière aussi égale leur temps de façon parfaite entre le travail noble qui consiste à faire progresser la science et la corvée peu glamour quoique essentielle des tâches ménagères<sup>27-28</sup>.

Selon Kohler, le simple fait de garder des objets nécessite qu'ils soient triés, organisés et classifiés. Ainsi la fonction du travail de conservation de ces collections est à la fois scientifique et pragmatique. Or cet aspect pragmatique de conservation est souvent sujet, au sein de ces sciences qui collectionnent, à un certain mépris face à ce qui est parfois perçu comme un simple travail de technicien.

La dernière ressemblance de famille que Kohler identifie est ce qu'il appelle l'« économie morale » particulière des objets collectés. Kohler fait référence à la tendance dans

---

<sup>21</sup> *Id.*, art. cit., p. 446.

<sup>22</sup> « *So scientists themselves became field collectors, shuttling between museums and field sites in a seasonal scientific transhumance.* »

<sup>23</sup> Robert E. Kohler, *loc. cit.*, p. 447.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> « *The sheer bulk of collections and their vulnerability to time and neglect impose a unique burden on sciences that collect. In no other science must practitioners divide their time so evenly between the high-status work of advancing science and the unglamorous yet essential chores of housekeeping.* »

les sciences qui collectionnent à considérer les objets collectés comme des biens publics ou communs, susceptibles d'être présentés dans des musées<sup>29</sup>.

Concernant l'anatomie-pathologie, Kohler écrit qu' « elle a débuté comme une science fondée sur des objets, avant de quitter les musées pour le lieu plus respectable et sûr épistémologiquement des laboratoires de pathologie<sup>30</sup> ». Sa lecture semble suggérer que la médecine ait progressé en s'écartant des pratiques de collecte et collections pour se déplacer dans des laboratoires. Cette narration commode reflète-t-elle la réalité ? Pour répondre à cette question, je propose d'étudier un cas précis dans l'histoire de la médecine<sup>31</sup> : la construction et le développement de la collection d'anatomie pathologique Dupuytren au XIX<sup>e</sup> siècle à Paris.

## UNE DIVERSITÉ DE PRATIQUES SCIENTIFIQUES : TROUVER, RECUEILLIR, COLLECTER, MONTRER, COLLECTIONNER

Du Musée Dupuytren, il nous reste la collection ainsi que de ses archives<sup>32</sup> qui indiquent la provenance de certaines pièces et certaines décisions administratives. Ces pièces sont très disparates et extrêmement nombreuses : il y a des pièces d'anatomie et de pathologie, mais aussi des modèles anatomiques en cire, divers artefacts médicaux, des photographies, des livres et des dessins d'art. Nous nous concentrerons principalement sur le cas des restes humains, auxquelles nous ferons référence sous le terme de « pièce anatomique » ou « pièce pathologique ». De ces pièces ou ces archives, les pratiques de collectes et de collections ne sont pas explicites. Pour étudier les pratiques de collecte et de collection qui ont permis la constitution du Musée Dupuytren, il convient de se pencher sur le fonctionnement de la Société Anatomique de Paris, qui à partir de 1935 assure un flux de pièces anatomiques pour le musée. Les archives foisonnantes de la Société Anatomique de Paris<sup>33</sup> sont une mine d'or pour observer et étudier les pratiques scientifiques des médecins de l'époque. Ce sont ces pratiques scientifiques, décrites avec détails dans les procès-verbaux et les bulletins de la Société qui nous permettent de contextualiser les pratiques de collection de l'anatomie pathologique naissante<sup>34</sup>.

Derrière l'idée que l'anatomie-pathologie du XIX<sup>e</sup> siècle est une science qui « collectionne » ou « collecte », il y a en fait une diversité de pratiques scientifiques qu'il est nécessaire de décrire afin d'appréhender les raisons pour lesquelles les membres de la Société Anatomique de Paris de l'époque furent amenés à collectionner et collecter des pièces

---

<sup>29</sup> Robert E. Kohler, *loc. cit.*, p. 449.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>31</sup> Kohler s'appuie sur cette même stratégie pour les autres sciences qu'il mentionne dans son article.

<sup>32</sup> *Archives Nationales (site Pierrefite-Sur-Seine) - Sous-série AJ - AJ/16/6563 - Musée et collections*, s. l.

<sup>33</sup> *Archives de la Société Anatomique de Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Santé de l'Université de Paris*.

<sup>34</sup> Pour une présentation plus détaillée du contexte, voir l'article de Palluault « La Société anatomique de Paris et sa contribution aux collections d'anatomo-pathologie » dans le présent ouvrage ainsi que sa thèse précédemment citée : Florent Palluault, « Étudiants et praticiens au service de la médecine : la Société anatomique de Paris de 1803 à 1873. Etude institutionnelle et prosopographique d'une société médicale parisienne au XIX<sup>e</sup> siècle », *op. cit.*

anatomiques. D'abord, ces deux verbes – collecter et collectionner<sup>35</sup> – font chacun référence à deux moments distincts de cette pratique scientifique : d'abord, on collecte des pièces anatomiques, puis on les trie, les entrepose, les conserve et finalement on les « collectionne », ou autrement dit, on en fait collection. Soulignons notamment que les pratiques de collecte ont précédé, dans le cas de la Société Anatomique de Paris, les pratiques de collection ou de muséification. En bref, on peut dire que collecter en médecine au XIX<sup>e</sup> siècle correspond à une pluralité de pratiques hétérogènes, parfois en conflit, et qui ont toutes des buts épistémiques distincts. Dans ce qui suit, je décris plus en détail ces diverses pratiques et je souligne leurs buts respectifs.

### TROUVER, COLLECTER, PRÉSENTER

Les pièces anatomiques sont au cœur des pratiques scientifiques des membres de la Société. La place donnée aux pièces anatomiques est d'autant plus grande qu'elles font partie intégrante de la procédure d'admission des nouveaux membres dans la Société. Apporter une pièce anatomique fait partie d'une sorte d'examen, où les membres votent, en décidant si la pièce anatomique est suffisamment intéressante pour autoriser l'étudiant à devenir membre de la Société. Dans ce cadre, collecter une pièce anatomique ne s'arrête pas simplement à l'apport pur et simple d'une pièce. Pour le candidat, il s'agit de venir montrer la pièce lors d'une séance, de rappeler l'histoire de la maladie chez le patient décédé, de rappeler l'état clinique de ce patient (selon la méthode anatomoclinique), d'apporter un contexte général en convoquant des connaissances médicales pertinentes, de produire un rapport d'autopsie, dans le cas de pièces pathologiques (le plus couramment), ainsi qu'une conclusion sur la pathologie en question. Le candidat doit démontrer l'importance de la pièce pour la connaissance médicale en général et doit fournir une description manuscrite très détaillée de celle-ci<sup>36</sup>. L'article 25 du règlement de 1826 indique qu'il faut « soumettre à la Société une ou plusieurs observations [et] remettre son travail à une commission chargée de l'examiner et d'en faire un rapport à la Société<sup>37</sup> ».

Les séances de la Société, ainsi que les discussions lors de ces séances, sont organisées autour des pièces anatomiques ou pathologiques. Alors même qu'à l'époque il n'est pas aisé ni de se procurer ni de transporter une pièce anatomique dans la salle de réunion de la Société, il reste fondamental et central pour la Société de continuer de se réunir pour discuter de ces pièces anatomiques. Les idées positives et empiristes ont une influence sur les anatomistes de

---

<sup>35</sup> En anglais, « *collecting* » indistinctement.

<sup>36</sup> Palluault, op. cit., p. 99-104.

<sup>37</sup> *Archives de la Société Anatomique de Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Santé de l'Université de Paris*. Carton n°1.

l'époque, qui considèrent que révolutionner la médecine c'est d'abord s'écarter de considérations abstraites et cesser de s'accrocher à des définitions théoriques médicales déconnectées de la réalité organique. La méthode préférée est donc inductive et les pratiques scientifiques de collectes et de collections sont citées comme étant au cœur du projet. Apporter un spécimen anatomique pour le discuter lors d'une séance, c'est pour ainsi dire apporter la preuve empirique des observations qui sont proposées. Cette conviction est par exemple défendue de façon explicite, par Barth, un membre influent de la Société, en 1846 :

S'il est une vérité incontestable et aujourd'hui à peu près universellement reconnue, c'est l'importance des faits pour l'avancement des sciences et la supériorité de leurs résultats sur ceux des idées spéculatives les plus ingénieuses. (...) De toutes les sociétés nées sous l'influence de ces idées positives, de ce besoin de connaître si ardent de nos jours, nulle ne remplit mieux que la société anatomique les convictions capables de bien servir la science. (...) Eh bien, dans le sein de la société, toute découverte d'anatomie normale est immédiatement appuyée par la pièce justificative et n'est sanctionnée par elle que si la démonstration lui paraît évidente. Les faits cliniques qui ne comportent pas une exposition aussi complète, sont cependant garantis par la présentation de la partie malade devenue susceptible d'examen après une opération chirurgicale, ou par le dépôt des organes soigneusement recueillis après la mort<sup>38</sup>.

Cependant, il ne faudrait pas conclure que les anatomistes de la Société se contentent de montrer une pièce anatomique dans un pur contexte de discussion. En effet, il apparaît vite que dans les pratiques habituelles des membres de la Société, les pratiques de collection sont étroitement liées à des pratiques d'expérimentation et à des pratiques de laboratoire. Il n'est pas certain, comme le suppose Robert Kohler, que la médecine ait abandonné la collection pour le laboratoire, au sens où ces deux pratiques étaient dès le départ liées. Ainsi, pendant les séances centrées autour d'une pièce anatomique, il arrive régulièrement que cette dernière soit disséquée au cours de la séance, car l'anatomiste qui la présente souhaite montrer ou démontrer tel ou tel mécanisme. Les membres de la Société font de plus appel à un chimiste contractuel pour analyser les pièces qu'ils collectent. Ils souhaitent en effet produire des données statistiques sur ces pièces anatomiques afin de pouvoir formuler les thèses les plus générales possibles à un niveau empirique, ce qui révèle une vision inductiviste de la science chez les anatomistes de l'époque. Ces résultats sont publiés dans le catalogue du musée où sont entreposées les pièces anatomiques. Enfin, il arrive que des commissions de recherche soient nommées avec pour but d'approfondir l'étude d'une pièce ou un problème particulier.

Collecter et présenter des pièces anatomiques et pathologiques est donc au cœur des pratiques scientifiques des médecins de la Société Anatomique de Paris. Ces pratiques illustrent la nature collégiale de l'activité scientifique – organisée autour de séances hebdomadaires. On

---

<sup>38</sup> *Ibid.* Carton n°1, Bulletin du mois de Décembre 1846, Discours de Jean-Baptiste Barth.

constate que c'est collectivement, par la discussion, que ce qui consiste en un bon « spécimen » en médecine est déterminé.

Les pièces anatomiques sont si importantes pour le quotidien de la Société, que dans un contexte où les ressources en corps se font rares, des stratégies de collecte sont mises en place. Au début de la Société, les pièces proviennent des dissections menées par les étudiants à la faculté médicale, mais ces dissections cessent rapidement et il faut alors s'approvisionner dans des hôpitaux. Finalement, le 18 germinal de l'an XII, la Société décide que pour chaque hôpital, un membre de la Société sera nommé référent d'un hôpital. Son rôle consistera à répertorier les corps disponibles dans cet hôpital dans le but de faciliter l'approvisionnement en pièces anatomiques de la Société :

Le citoyen SAVARY rappelant à la Société que dans ce moment les dissections sont presque entièrement suspendues et que c'est des observations faites dans les hôpitaux que la Société doit surtout s'enrichir, observant d'ailleurs qu'elle compte quelques uns de ses membres dans presque tous les hôpitaux de Paris tant comme chirurgiens de ces maisons que comme étudiants propose que quelques-uns d'entr'eux présentent à chaque séance le tableau des malades morts dans chaque hôpital et dont l'observation et l'ouverture du corps auront été faites, en n'insistant au reste que sur les cas qui présenteront de l'intérêt. La proposition du citoyen SAVARY mise aux voix est adoptée par la Société<sup>39</sup>.

Il y a ici une ambivalence au sein de la Société à propos de l'importance à donner à la provenance des pièces et à sa documentation. D'un côté en effet, les membres semblent ne pas toujours se soucier de l'origine des pièces. Dans une note de sa thèse, Florent Palluault ajoute :

L'origine de la pièce importait peu, pourvu qu'elle soit susceptible de fournir des indications sur des lésions méconnues. Chacun était conscient des moyens employés par les « chasseurs de cadavres » pour fournir des sujets aux étudiants. Le 25 novembre 1807 LAENNEC promet d'apporter dans une des séances suivantes des os trouvés « dans divers cimetières<sup>40</sup> ».

De l'autre, les anatomistes ont bien conscience de « l'instabilité » épistémique dont parlait Kohler. Dans certaines discussions, ils notent la possibilité que leurs réflexions soient biaisées par la provenance des pièces qu'ils collectent. Ainsi, ils sont amenés plusieurs fois à appuyer leurs propos en invoquant des résultats similaires obtenus par des anatomistes dans d'autres pays. Ce point illustre la prise de conscience possible de biais géographiques propres à la pratique de collecte. Chaque année, le secrétaire doit écrire une synthèse la plus générale possible des activités de la Société cette année-là.

Ces stratégies mettent en évidence la matérialité à laquelle les anatomistes sont confrontés dans leurs pratiques, matérialité qui est vue comme un atout par des scientifiques

---

<sup>39</sup> Palluault, op. cit., p. 133.

« Archives de la Société Anatomique de Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Santé de l'Université de Paris », Carton n°1, Registre n°1, 18 germinal an XII.

<sup>40</sup> *Id.*, op. cit., p. 134.



empiristes et positivistes, mais qui comporte une ambivalence. En effet, on constate également la proximité entre le travail scientifique et des pratiques vernaculaires – se rendre dans un cimetière pour collecter des os, par exemple. Cette ambivalence, que Kohler a bien remarquée au sujet des sciences qui collectionnent, se retrouve également dans la provenance parfois hétéroclite des pièces du musée Dupuytren, musée étroitement lié à la Société Anatomique de Paris. Ainsi, les archives du Musée relatent des dons de médecins n'appartenant pas à la Société (la tête du Baron Larrey, par exemple), des achats de collections privées (par exemple la collection de la Citoyenne Bicheron, « Cabinet d'Anatomie Artificielle, Infiniment Curieux »), des achats auprès d'un apothicaire ou des dons d'une sage-femme (Marie-Louise Lachapelle). Les archives relatent également l'autorisation, par la préfecture de police de Paris, de l'exhumation d'une jeune fille hydrocéphale morte à 17 ans, mais aussi, plus étonnant, des dons de moulages par le Prince Napoléon en 1856<sup>41</sup>. Par ailleurs, dès le début, la question de la patrimonialisation des pièces du musée est posée, et avec elle, le caractère public de la collection : c'est le ministère de l'instruction notamment qui est habilité à autoriser la faculté de Paris à collecter et à acheter des collections<sup>42</sup>.

### TRIER, CONDITIONNER, CONSERVER ET MONTRER

Dès l'origine, des liens forts existent entre la Société Anatomique de Paris et le musée Dupuytren. Ce lien est à la fois géographique, institutionnel et juridique. En effet, le doyen Orfila octroie un local à la faculté de médecine à la Société en échange de l'engagement de déposer les pièces anatomiques, non plus dans les archives de la Société, mais au musée Dupuytren, lui-même rattaché à la Faculté. Cet accord est entériné dans le règlement de 1840, dont l'article 17 précise que

Les pièces présentées par les candidats, et dont la société a ordonné la conservation, devront être déposée au Musée Dupuytren ; celles présentées par les membres le seront aussi, pourvu qu'ils y consentent<sup>43</sup>.

Il est intéressant de souligner qu'avant cet accord avec le doyen Orfila, la Société Anatomique de Paris conservait parfois les pièces anatomiques présentées lors de ses séances. Ainsi en 1829, le nombre des pièces doit être assez conséquent pour qu'un certain Martin Saint-Ange soit nommé « conservateur du Musée anatomique de la Société<sup>44</sup> ». Ainsi, ce n'est pas la naissance du musée qui fait naître la pratique de la collecte et de la collection, elle ne fait que la systématiser. Le conservateur du musée Dupuytren est généralement aussi membre de la

---

<sup>41</sup> *Archives Nationales (site Pierrefite-Sur-Seine) - Sous-série AJ - AJ/16/6563 - Musée et collections.*

<sup>42</sup> *Ibid.*

<sup>43</sup> *Archives de la Société Anatomique de Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Santé de l'Université de Paris.* Carton n°1.

<sup>44</sup> Palluault, op. cit., p. 146.

Société. Malgré cette grande proximité, les relations entre d'une part le Musée Dupuytren et d'autre part la Société Anatomique de Paris ne sont pas dépourvues de conflits.

Ces tensions entre deux institutions pourtant proches s'expliquent par la rivalité qui existe entre les pratiques d'une part de collecte et de dissection des pièces anatomiques dans le cadre des séances de la Société et d'autre part la collection et la conservation de ces pièces dans le musée. Ces deux objectifs – collecter et collectionner – entrent en conflit sur plusieurs points. Pour caractériser ce conflit, on pourrait évoquer la notion de « *data friction* », utilisée par Edwards et al<sup>45</sup> et reprise par Sabina Leonelli<sup>46</sup>. En effet, le conservateur du musée, bien que membre de la Société, est concentré sur les tâches de conservation des pièces anatomiques et pathologiques. La question de la conservation chimique des pièces est d'ailleurs un sujet important au sein de la Société et pour le musée Dupuytren. Par exemple, Jean-Charles Deville (1820-1879), secrétaire de la Société en 1846, dans son compte rendu de cette année-là, consacre tout un paragraphe aux découvertes de nouveaux procédés de conservation des pièces<sup>47</sup>. Il mentionne notamment les recherches de Jean-Baptiste Pigné qui découvrit en 1844 une substance de conservation, la créosote. Deville écrit dans le compte rendu de 1846 :

La conservation des pièces anatomiques est l'une des difficultés qui préoccupent le plus les anatomistes, et dont la solution encore à terme dans beaucoup de cas importe au plus haut degré à la science<sup>48</sup>.

En plus de la conservation chimique des pièces, le conservateur gère tout ce qui est de l'ordre du « *packaging* » des spécimens et des données associées (pour reprendre le terme de « *data packaging* »<sup>49</sup>). Il s'agit d'étiqueter, de numéroter, de préparer des registres et des catalogues (et ainsi de suite). Or tous ces objectifs de « *packaging* », même s'ils sont importants pour la Société comme pour le Musée, peuvent entrer en conflit avec ceux des membres de la Société qui s'occupent uniquement de collecter et de disséquer les pièces. Comme l'écrit Leonelli dans le cas de sciences biologiques contemporaines qui collectionnent de larges quantités de données, les chercheurs qui utilisent les banques de données n'ont pas forcément envie de se soucier de ce genre de détails :

Les utilisateurs pourraient jouer un rôle important dans la gestion de ces choix, mais en pratique, la plupart se satisfont de faire confiance aux conservateurs qui s'en occupent, car

---

<sup>45</sup> Edwards, Mayernik, Batcheller, et al., 2011.

<sup>46</sup> Leonelli, 2016, p. 34.

<sup>47</sup> *Archives de la Société Anatomique de Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Santé de l'Université de Paris.* Carton n°1.

<sup>48</sup> *Ibid.* Carton n°1.

<sup>49</sup> Leonelli, op. cit., p. 34.

ils ne souhaitent pas perdre du temps ou de l'énergie par rapport à leurs recherches pour s'occuper de choix de « *packaging* » de données<sup>50-51</sup>.

On retrouve exactement la même attitude chez les membres de la Société vis-à-vis du conservateur du musée et de ses objectifs. Palluault cite<sup>52</sup> ainsi un débat ayant eu lieu en 1850 entre Charles Nicolas Houël (1815-1881), le conservateur du musée de l'époque et les membres de la Société. Houël soulève un problème qui a trait à la procédure d'admission des candidats au sein de la Société : chaque pièce proposée par un candidat doit être examinée par une commission composée de rapporteurs, après la présentation qui en est faite par le candidat. Or, ce délai a apparemment tendance à s'allonger, ce qui a pour conséquence fâcheuse pour Houël que les pièces qui lui arrivent sont en mauvais état et qu'elles perdent leur pertinence. Alors qu'un autre membre acquiesce, Houël obtient alors une réponse cinglante de Paul Broca (1824-1880), membre de la Société :

BROCA : Ce que vient d'indiquer M. POUMET est possible en effet, mais cela est long et de plus il faut en avoir fait son métier, métier crétinisant qu'on ne peut exiger des membres de la Société<sup>53</sup>.

Cette tension est exacerbée par le caractère contractuel de la relation entre le musée et la Société, qui obligent les membres de la Société à léguer les pièces à conserver. Ainsi Palluault cite ce commentaire de Broca : selon ce dernier, la Faculté

qui donne gratuitement un local à tant de sociétés médicales plus ou moins savantes ne peut pas s'arroger le droit presque tyrannique de s'approprier les pièces sans que la Société pût les examiner et les disséquer à loisir<sup>54</sup>.

Il arrive ainsi que des médecins, ayant déposé des pièces dans la collection du musée, la réclament auprès du Doyen. C'est le cas pour une pièce déposée en 1807 au Cabinet d'anatomie de la faculté (la collection qui préexiste au musée), un crâne traversé d'une baguette de fusil, toujours conservé dans la collection aujourd'hui. Cette pièce est réclamée par son donateur, le docteur Dominique-Jean Larrey (1766-1842) dans une lettre au doyen : il déclare n'avoir pas eu l'intention d'inclure cette pièce particulière dans les dons faits au Cabinet et qu'il entend la récupérer pour poursuivre ses recherches. Le doyen refuse<sup>55</sup>. Comme il refusera aussi, en 1945, de donner des pièces que la collection aurait en double au Musée du Val de Grâce. Il semble qu'une fois une pièce entrée dans la collection, souvent par don (mais aussi par achat) il soit

---

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> « *Users could play a significant role in shaping these choices, but in practice, most of them are happy to trust curators with this role, as they do not want to spare time and energy from their research to deal with choices about data packaging.* »

<sup>52</sup> Palluault, op. cit., p. 103.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 102-103.

<sup>55</sup> *Archives Nationales (site Pierrefite-Sur-Seine) - Sous-série AJ - AJ/16/6563 - Musée et collections.*

quasiment impossible de la récupérer, a fortiori si elle est rare. Le marché conclu avec la Société Anatomique de Paris est donc une aubaine pour le doyen et la création du musée, car il lui apporte un flux important de pièces. Malgré toutes ces tensions, il faut quand même noter que la Société tire également un bénéfice de cet accord, au-delà du local attribué : d'une part, le prestige que lui procure la présence de ses pièces dans le musée et d'autre part l'accumulation de données et d'informations, utilisées ensuite dans un but pédagogique ou scientifique. En effet, le conservateur est susceptible d'initier des questions de recherche ou des réflexions. Par exemple, on apprend que le conservateur Pigné invita la Société à désigner une commission « pour examiner 18 pièces de maladies de la prostate qui ont été envoyées au Musée Dupuytren par M. LEROY D'ÉTIOLLES<sup>56</sup> ».

Sabina Leonelli utilise le concept de « *data journey*<sup>57</sup> » pour faire référence au chemin parcouru par les données scientifiques collectées. Dans le cas de la collection de spécimens anatomiques au XIX<sup>e</sup> siècle au sein de la Société Anatomique de Paris, on pourrait décrire ce chemin comme suit : il y a d'abord une récolte dans des environnements variés, qui n'aboutit parfois qu'après une stratégie de collecte à l'hôpital ; puis ces spécimens sont insérés dans un travail épistémique collectif, où l'on montre les pièces et où on les discute ; ensuite les pièces passent par tout un processus de « *packaging* » et de conservation – ce qui implique à la fois une conservation chimique et une conservation des données (étiquetage, catalogage, etc.) ; pour enfin rejoindre le Musée Dupuytren, où le public et les étudiants en médecine pourront alors les étudier. En retour, elles seront susceptibles d'être de nouveau étudiées par les membres de la Société au sein de commission de recherche, ou même – le chemin traversant alors les époques – par des chercheurs au XXI<sup>e</sup> siècle. Si Leonelli développe ce concept de « *data journey* » pour les sciences biomédicales actuelles qui se fondent sur la récolte parfois massive de données, il est utile d'une part pour décrire les pratiques de collectes et collections au XIX<sup>e</sup> siècle au sein de la Société Anatomique de Paris et du musée Dupuytren, et d'autre part pour illustrer la ressemblance frappante entre ces sciences qui continuent à collectionner aujourd'hui et l'anatomie pathologie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce chemin des données permet de mieux comprendre pourquoi la médecine au XIX<sup>e</sup> siècle collectait et collectionnait des spécimens et leurs données. D'abord, on collecte pour donner une solidité épistémique empirique à la recherche médicale, loin des théories abstraites. Ensuite, on collectionne des pièces et leurs données dans le but de créer des classifications ou de démontrer l'existence de pathologies rares. La conservation donne alors une durabilité à ces spécimens et à ces données. Enfin, on dépose ces spécimens dans un musée, qui devient un outil à la fois pédagogique et scientifique. En effet, ces musées deviennent des outils pour les scientifiques, au même titre qu'une bibliothèque ou aujourd'hui, une banque de données. Ils participent donc à la dissémination d'un certain savoir empirique. Les objets collectés puis collectionnés possèdent ce qu'on pourrait appeler une potentialité épistémique : ils sont susceptibles d'être utiles à la science médicale dans le futur. En effet, il n'est pas rare

---

<sup>56</sup> Palluault, op. cit., p. 147.

<sup>57</sup> Leonelli, *Data-Centric Biology*, op. cit., p. 13.

encore aujourd'hui que des prélèvements soient faits sur des spécimens conservés au sein de ces musées médicaux, avec des objectifs scientifiques qui n'étaient pas concevables au moment où ces pièces ont été collectées.

## CONCLUSION

L'anatomie pathologique au XIX<sup>e</sup> siècle, et plus particulièrement dans le cadre de la Société Anatomique de Paris, ressemble ainsi fortement aux autres sciences qui collectionnent citées par Kohler. Elle se caractérise par la matérialité des objets (ou plutôt des pièces) collectés. Cette matérialité ne va cependant pas sans ambivalence et on retrouve même chez ceux qui collectent un certain agacement face aux impératifs de conservation des pièces anatomiques. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de trouver des éléments de la culture vernaculaires non strictement scientifiques au sein de ces pratiques, par ailleurs, très diverses. Enfin, l'anatomie-pathologie partage avec les autres sciences qui collectionnent l'idée qu'il est important de rendre accessible les collections au public.

Pour conclure, je voudrais insister sur l'hétérogénéité qui caractérise la pluralité des pratiques de collecte et de collection qui ont été discutées dans cet article. On l'a vu, certaines de ces pratiques poursuivent même des objectifs épistémologiques distincts, ce qui ne va pas sans tension. De plus, contrairement à l'idée selon laquelle la médecine aurait basculé de la collection à l'expérimentation en laboratoire pour devenir une véritable science, nous avons pu constater que la distinction entre ces deux types de pratique scientifique n'était pas forcément évidente au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour le dire autrement, la diversité de ces pratiques scientifiques montre qu'on ne peut pas réduire les musées médicaux à la simple accumulation de pièces anatomiques. Enfin deux traits caractéristiques importants méritent d'être mentionnés : d'une part, la nature collective de la production de connaissance lors de la collecte et de la collection de pièces anatomiques et pathologiques ; d'autre part, la centralité accordée aux données au sein de l'anatomie pathologique au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, il ne faut pas omettre les données médicales – parfois très précises – qui sont collectées et accumulées en même temps que les pièces matérielles. En cela, ces pratiques scientifiques parfois jugées désuètes se rapprochent pourtant de pratiques très contemporaines de récolte des données en médecine ainsi de ce que l'on appelle maintenant des « banques » d'organes ou de tissus. D'autres travaux ont souligné la ressemblance frappante entre d'une part les banques de tissus contemporaines et les collections d'anatomie pathologique<sup>58</sup> ou même identifié une filiation entre « les cabinets de curiosité et les bases de données en ligne »<sup>59</sup>. Le but de cette contribution était ainsi de poursuivre l'étude épistémologique des pratiques de collecte et de collections en médecine au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>58</sup> Tybjerg, 2015.

<sup>59</sup> Strasser, 2012a ; *Id.* 2012b.

## Bibliographie

- BONNOT, Thierry, *La vie des objets. D'ustensiles banals à objets de collection*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Ethnologie de la France », 2002.
- DASTON, Lorraine, *Biographies of Scientific Objects*, Chicago, coll. « University of Chicago Press », 1999.
- EDWARDS, Paul N. *et al.*, « Science friction: Data, metadata, and collaboration », *Social Studies of Science*, 2011.
- FOUCAULT, Michel, *Naissance de la clinique*, Paris, Presses Universitaires de France - PUF, coll. « Quadrige », 1963.
- KOHLER, Robert E., « Finders, Keepers: Collecting Sciences and Collecting Practice », *History of Science*, vol. 45, n° 4, 1 décembre 2007, pp. 428-454.
- *All Creatures – Naturalists, Collectors, and Biodiversity, 1850–1950*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 2006.
- *Landscapes and Labscapes. Exploring the lab-field border in biology*, Chicago, The University of Chicago Press, 2002.
- KUHN, Thomas S., *The structure of scientific revolutions*, Chicago, University of Chicago Press, 1962.
- LEONELLI, Sabina, *Data-Centric Biology: A Philosophical Study*, Chicago, University Of Chicago Press, 2016.
- MORGAGNI, Giovanni Battista, *Recherches anatomiques sur le siège et les causes des maladies*, A. Delahays, 1855.
- PALLUAULT, Florent, *Étudiants et praticiens au service de la médecine : la Société anatomique de Paris de 1803 à 1873. Etude institutionnelle et prosopographique d'une société médicale parisienne au XIXe siècle*, Thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, 1999.
- PICKSTONE, John V., *Ways of Knowing: A New History of Science, Technology and Medicine*, Manchester, Manchester University Press, 2000.
- « Museological Science? The Place of the Analytical/Comparative in Nineteenth-Century Science, Technology and Medicine », *History of Science*, vol. 32, n° 2, 1 juin 1994, pp. 111-138.
- RUDWICK, Martin, « Review of Simon J. Knell, The culture of English geology, 1815–1851 (Aldershot, 2000) », *The Times Literary Supplement*, n° 27, 2001.
- STRASSER, Bruno J., « Data-driven sciences: From wonder cabinets to electronic databases », *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, vol. 43, n° 1, mars 2012, pp. 85-87.
- « Collecting Nature: Practices, Styles, and Narratives », *Osiris*, vol. 27, n° 1, 1 janvier 2012, pp. 303-340.
- TYBJERG, Karin, « From Bottled Babies to Biobanks : Medical Collections in the Twenty-First Century », dans Rina Knoeff; Robert Zwijnenberg (dir.), *Fate of Anatomical Collections*, Farnham, Ashgate, coll. « The History of Medicine in Context », 2015.

ZELLER, Suzanne, *Inventing Canada: Early Victorian Science and the Idea of a Transcontinental Nation*, Toronto, University of Toronto Press, 1987.

Archives Nationales (site Pierrefite-Sur-Seine) - Sous-série AJ - AJ/16/6563 - Musée et collections.

Archives de la Société Anatomique de Paris, Bibliothèque Interuniversitaire de Santé de l'Université de Paris.